

# AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

**Ce texte est protégé par les droits d'auteur.**

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits.

Cela peut être la [SACD](#) pour la France, la [SABAM](#) pour la Belgique, la [SSA](#) pour la Suisse, la [SACD Canada](#) pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

**Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.**

**Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.**

# **BURN-OUT**

**Raphael Toriel**

Monologue

*Les didascalies sont faites pour ne pas être respectées et c'est tant mieux. Celles qui pourraient s'être égarées ici expriment juste l'imaginaire de l'auteur.*

*Une femme est seule en scène, elle est assise sur le sol avec à portée de main, une bouteille de whisky, un verre et un seau à glace, des flacons de médicaments et des cachets de couleur. Un peu plus loin, on aperçoit un téléphone filaire. Elle est légèrement éméchée et gaie d'une gaieté inquiétante. Elle joue avec les pilules, les mélange sans regarder, en prend en une toujours les yeux fermés et ne la regarde qu'au moment de l'avalier.*

J'ai toujours détesté cet appartement, immédiatement, sans raison, une intuition viscérale et profonde, celle d'un lieu impropre au bonheur. Il y a des endroits comme ça, beaux, lumineux, apparemment gais et qui, pourtant, émettent des ondes négatives. Est-ce l'imprégnation d'une souffrance vécue par d'autres ? Est-ce juste l'intuition d'un lieu inapte à abriter notre bonheur, mais là, immédiatement, dès le seuil franchi, j'ai senti les émanations du malheur, les murs en étaient imprégnés. Alors, pourquoi t'ai-je laissé choisir pour nous ? Pourquoi ai-je fait semblant de le trouver à mon goût ? Surement parce qu'aucun argument rationnel ne me permettait de plaider le rejet et que toi tu l'aimais. Tu étais si fier d'avoir trouvé « notre nid d'amour ». Pouvais-je ne pas paraître comblée devant tant de sollicitude ? Comment refuser sans te vexer cet endroit que tu décrétais idéal avec tant d'exaltation, ponctuant tes ; superbe ! Merveilleux ! Génial ! Par des bises sonores et d'amoureuses prises de taille !

L'agente immobilière, une grande brune à la poitrine généreuse qui n'avait pas dû se priver d'essayer la literie des biens qu'on lui confiait avec quelques clients privilégiés, semblait presque un peu gênée. Elle nous imaginait sûrement faisant l'amour dans chacune des six pièces, car même la cuisine semblait t'inspirer des approbations intempestives. Comment, dans ces conditions, intervenir sans gâcher ta joie ? Comment oser, par un refus injustifié, voir s'assombrir tes beaux yeux verts par l'ombre de la déception ? Inimaginable ! Alors j'ai souri, et me souvenant que j'étais comédienne, sourire aux lèvres, faussement enthousiaste, c'est moi qui ai jeté à notre guide le fatidique et tonitruant « Nous le prenons ! ».

Faiblesse de femme amoureuse, faiblesse parmi d'autres faiblesses, premier sacrifice, prémisse de bien d'autres. Je t'ai si bien caché mes réticences que tu es toujours certain que j'y suis bien, au point que magnanime, dans ta grande

générosité, en partant, en ultime offrande libératoire, tu me l'as laissé. Je hais cet appartement, je le hais !

*Elle ferme les yeux et cherche, devant elle, à tâtons quelques pilules qu'elle avale une à une avec en s'aidant d'une gorgée de whisky.*

Attaque ! Courage, ma fille, il te faut en avaler vingt! Et d'une ! Une gorgée de whisky !

*Elle joint le geste à la parole.*

Une deuxième à croquer celle-là ? Beurk, amère ! Une autre gorgée pour faire passer. J'ai tout mon temps et autant d'alcool qu'il est nécessaire.

*Elle en croque une troisième.*

Hum, celle-ci est délicieuse ! Une lentille en chocolat de chez (nom du chocolatier le plus célèbre de la ville) pour faire passer le goût horrible de ces médicaments, pour laisser le hasard choisir mon sort. Pourquoi les laboratoires pharmaceutiques donnent-ils toujours un si mauvais goût à tout ce qu'ils produisent ? Bien sûr, tu as la réponse toi ! Alors, monsieur je sais tout, j'attends, pourquoi ? Pour empêcher les enfants de les croquer ! Bien sûr ! Tu as raison, vous avez tous raison, je suis une idiote ! C'est bien ce que vous pensez tous n'est-ce pas ? Eh bien je vais vous rassurer, c'est vrai. Je suis une idiote, la reine des idiots comme vous devez le dire entre vous et à vos amis. Ne dites pas non, je sais ce que vous pensez. Je suis l'idiote ou pire la folle, l'hystérique celle que vous avez tellement choyée, protégée, aimée. Demain, mes amis ou ceux qui disent l'être ? Demain, vous lirez les journaux et en parlerez. Ce sera à celui ou à celle qui m'aura le mieux connue et tous s'étonneront. Pourquoi a-t-elle fait ça, elle avait tout, le succès, la beauté, les hommes à ses pieds, un mari adorable ? Malgré ses sautes d'humeur, nous étions là pour elle... Menteurs ! Pire, hypocrites ! Une bande d'hypocrites ! Aucun d'entre vous n'avouera qu'il avait déserté depuis longtemps.

Je suis seule ! Les amis, ça n'existe qu'en rêve. Un mythe, entretenu pour faire pendant à la fragilité de l'amour. Si la passion est tornade, l'amitié n'est souvent qu'habitude et pis-aller. Pour une femme l'ami est impossible ou alors c'est un ancien amant physiquement rassasié, devenu indifférent, ce qui est toujours un peu triste, ou alors un homo entre deux aventures. L'amie, la confidente, celle qui vous connaît et vous comprend, souvent vous vampirise, exigeante presque amoureuse, elle vous en veut si vous rencontrez un homme, vous l'enviant

parfois jusqu'à tenter de vous le prendre. Je me passe d'amis, mais aujourd'hui j'aurais aimé...

Il y a les autres, les sans importances, les ceux qui passent sans donner, sans recevoir, les ceux qui croient savoir et ne savent rien, mais qui parlent, ceux-là vous plaindront. Pauvres amis... Pauvre mari tellement attentionné, et intelligent avec ça, si doux, si poli, si... « Il se sent si coupable, il est si triste, alors qu'il a tant fait... » - La tristesse d'un homme est séduisante. Les femmes aiment les noyés, adorent les grands fauves amochés, mes bonnes copines s'efforceront de le soigner. Un gâteau par-ci, un dîner par là, une poitrine accueillante, vos cuisses qui s'écartent... Pour consoler un homme, il faut savoir se sacrifier et elles savent si bien se donner, les salopes !

Pauvre... Non ils ne diront pas pauvre amant... L'amant n'est jamais plaint, il est secret par nature, on imagine bien qu'il est là quelque part, mais c'est l'amant, autant ne pas en parler, restons discrets. Et puis ce n'est pas la même chose. Ou « il l'aimait à en mourir et n'a pas pu lui survivre ». Que c'est romantique ! Pauvre chéri ! Je ne t'imagine pas là comme moi. Ou je n'étais qu'un passe-temps et une larme discrète suffira et peut-être une rose jetée négligemment dans le trou béant qui recevra mes restes. Une rose rouge bien sûr !

*Rires, sanglots de rires en cascades. Elle avale une gorgée, tend la main vers les pilules en attrape une poignée, en avale une accompagnée d'une rasade.*

Je vois comme si j'y étais le plan serré sur la rose tombant au ralenti. Il manque le son, une musique mélancolique pour femme désespérée, du violoncelle, du Bach triste...

*Elle se lève mettre un disque dans une chaîne invisible cachée dans le noir de la pièce. Monte du fond de la scène une suite de Bach lancinante à vous arracher le cœur.*

Ils ne plaindront pas non plus mon psy, mais tous en parleront sous cape. Il aura échoué, bien sûr que c'est un échec et même si les pys trouvent toujours une bonne raison de se dédouaner je serai une lourde perte pour ce pauvre idiot que j'ai choisi parce qu'il était mignon et qui n'a rien compris. Un suicide, ça fait tache ! Ses patients le quitteront, car dans ce domaine, ils se déplacent facilement d'incapables en escrocs. C'est pour lui que ma perte sera la plus lourde.

*Elle lève son verre une fois et avale une pilule.*

Et toi maman, j'ai failli t'oublier, à ta santé ! Ils te plaindront, sois-en sûre ! Pauvre mère, qui s'est tant donnée pour m'élever...

Mais oui, bien sûr maman ! Je bois trop, je fume trop, je me drogue, je me détruis la santé avec tous ces médicaments... Bien sûr que tu as raison, tu as toujours raison ! Tu sais quoi ? Eh bien tu m'emmerdes, maman, à force d'avoir raison. Si tu savais combien je t'en veux de tes incessantes remarques.

Tu n'as rien dit ? Tu n'es pas là ? C'est la même chose. Même quand tu ne dis rien j'entends tes critiques, même absente tu arrives encore à m'envahir. À ta santé, maman ! Je lève mon verre à ta santé ! Pourquoi, mon verre ? Mes verres, mes nombreux verres ! Je suis saoulé ? Pas encore, pas encore assez pour que cesse le vacarme de ta voix dans mes oreilles. Tiens, une petite pilule pour te faire hurler ! Non, deux ! Tu me fais tellement chier !

*Là elle boit deux fois et avale deux pilules.*

Oh pardon, je regrette pour le gros mot, chère maman ! Je ne dois pas parler comme ça, je suis une méchante fille, mal élevée, je sais, mais c'est comme ça que je parle, parce que tu m'exaspères avec tes « on ne fait pas ! On ne dit pas ! Une fille de bonne famille doit se tenir comme ceci et pas comme cela ! » Je ne suis pas une fille de bonne famille, maman d'ailleurs de qu'elle famille parlons-nous ? De ce père que je n'ai jamais connu, que tu as mis en fuite avant même que je naisse ? De mes beaux-pères de passage, indifférents quand j'étais petite, libidineux quand mes seins ont poussé ? Ne fais pas celle qui ignore, ôte-moi ce masque de stupeur ! Tu savais, tu as toujours su, mais tu te taisais pour les garder un peu, au moins encore un peu !

Je suis une fille horrible, une folle, une hystérique ! Mais, oui, bien sûr, comme toi, maman ! La seule différence entre nous, c'est que moi je le sais et que j'affronte la réalité, pour ne pas faire comme toi, pour ne pas tricher, pour ne pas me détester. Mais pour cela il me faut te parler clair, cru, grossier. Pour cela, j'ai décidé de ne plus te ménager.

Tu m'as élevée pour être une victime. Pas un mot plus haut que l'autre, acceptant sagement mon sort de femme, tendant la jugulaire au bourreau pour qu'il m'égorge, après avoir mis un tablier pour ne pas me tâcher. Tu m'as élevée pour te ressembler, habilleuse docile, te pliant aux caprices des comédiens, cousette souriante, servile à souhait. Te contentant de leurs rares compliments,

caresses de ces chiens dont tu prenais les puces avec déférence. Offrant tes bras et ton ventre à leurs désirs d'artistes traqueurs...

« C'est parce que je t'aime ! » Mentreuse, tu ne m'aimes pas. Tu ne m'as jamais aimée. J'ai encombré ta vie ! Combien de soirées gâchées, combien d'hommes manqués à cause de ce bébé gênant que tu ne pouvais laisser seul et que tu n'avais pas les moyens de faire garder ? Combien d'hommes attrapés avec espoir, disparus à cause de mes vagissements ? Et le premier, mon père, ce salaud qui t'a laissée en plan, sans ressource, fille mère, dans la honte et le rejet de tous ces crétins bien pensant qui t'entouraient. Comment pourrais-tu m'aimer, moi l'image de ton échec, de ta déchéance ? Tu l'as sûrement aimé, tu étais trop jeune pour pondre par nécessité. En me regardant, est-ce lui que tu voyais ? Je ne sais pas, je n'ai jamais rien su de lui, pas même une photo, un portrait, j'ai dû deviner, tu ne m'en as jamais parlé. Il a fallu que je grandisse, que je me marie pour enfin oser le rechercher. Je ne voulais rien d'autre que savoir, le connaître un peu, bien sûr j'espérais un sourire, des regrets, des bras grands ouverts, mais je me serais contentée de le voir et peut-être juste de pouvoir le frôler. Ma quête a tourné court ! Dès qu'il m'a su sur ces traces il s'est envolé. Il y a des gens comme cela, qui érigent la fuite en système. Ils n'affrontent jamais.

Ils me plaindront, ceux qui diront avoir compté pour moi. Les plus malins, ceux qui se poussent du coude, les instruits à la petite semaine, les nourris d'émissions de vulgarisation psychologique, ils affirmeront doctement que la fuite était là tapie dans mes gènes. Je les entends déjà ! Et je t'imagine, triste avec justesse, comme il est de bon ton de l'être, hochant la tête en signe d'approbation. Ils se tromperont encore une fois. Je ne fuis rien, je ne supporte plus de vivre sans toi, c'est tout. Ce que je fais là c'est une sorte d'anesthésie de ma souffrance.

À ta santé maman ! Ah, celle-là est au chocolat ! Tu vois, je me donne une chance, vingt, pas une de plus. Que c'est doux de se laisser porter par le hasard. Ou un long sommeil et la nausée ou la délivrance...

*Elle remplit, lève son verre et avale une gorgée et une pilule*

\*\*\*

*Et recommence...*

À ta santé, mon mari, mon cher mari qui me laisse seule dans ce grand appartement vide et qui me menace de divorce ! Qu'avons-nous fait ou ne pas fait pour en arriver là ? J'ai fouillé dans mes souvenirs, tout mis sens dessus dessous, sans trouver de réponse. Ce serait si simple si j'avais la solution, tout serait réparable, je pourrais quitter ce métier de fou, partager ma science des couples, donner des conférences. Ah savoir, enfin savoir, comprendre le couple, l'harmonie entre deux être. Qui ne serait pas intéressé ? Toutes les femmes de la planète y assisteraient. Je serais riche, respectée et aimée ! Tu me reviendrais. Le whisky aide à rêver. À ta santé !

*Elle avale une nouvelle gorgée.*

Suis-je la responsable de ce gâchis ? Sûrement ! C'est moi, toujours moi, n'est-ce pas ? Ils te donneront tous raison, au tribunal des hommes malheureux je ne peux que plaider coupable. Coupable d'avoir trop exigé, coupable d'avoir trop aimé, coupable, coupable, coupable. C'est pourtant toi qui es venu à moi. Tu m'as intéressée, séduite, avant même notre rencontre, à travers les lignes que j'avais lues de toi. Enfin un qui nous comprend, me suis-je dit en te lisant, jalouse tout de même de te partager avec tant d'autres lectrices ! J'ai aimé tes phrases, ta sensibilité, ta connaissance des méandres de nos âmes de femmes.

Une âme, en avons-nous vraiment une ? Un jour, au début, quand tu prenais encore la peine de m'expliquer, ne m'avais-tu pas raconté qu'elle nous avait été accordée par de savants prélats, lors d'un concile, il y a quelques siècles à Trente quelque part en Italie ? Tu riais en me voyant tellement outrée à l'idée même que l'église ait pu en débattre. Je t'entends encore entre deux hoquets : « A une seule voix de majorité, alors que les animaux s'en voyaient privés, eux par une voix manquante ». C'était la belle époque ! Nous étions complices et tout à notre bonne humeur, nous élaborions les scénarii de la victoire des unes et de l'échec des autres. Et si le généreux mitré qui avait fait pencher la balance était le même, satisfait de sa nuit passée avec une hétaïre et mordu par un chien le matin du vote ? Tout cela paraissait si ridicule, si injuste et tellement suranné, qu'à un moment l'idée même de ses savants s'interrogeant sur mon âme m'avait fait passer du rire à de sombres pensées. Et si je n'en avais pas, si ces prêtres s'étaient trompés ? Je sombrerais dans le néant. Ce gouffre qui s'ouvrait tout à coup et auquel je n'avais jamais songé auparavant me donnait le vertige. Rien de ce que je ferai sur cette terre ne servirait donc à rien ? Nous serions séparés, moi dans des sortes de limbes, toi rayonnant, au paradis ? La vie ne serait qu'un passage stérile ?



Aujourd'hui, je m'en fous, mais ce jour-là, l'idée de ma disparition totale m'attrista au point d'en pleurer. Je m'étais blottie contre ta poitrine, tes bras m'avaient enlacée tendrement d'une main tu caressais mes cheveux et mes peurs s'étaient vite envolées. Comme j'aurais aimé être consolée ainsi enfant ! Tu m'aimais et tu avais une âme qu'aucune instance religieuse ne contestait et jamais tu ne permettais que nous soyons séparés. Une bouffée de confiance s'engouffrait dans mon cœur. « Dieu est amour ! » avais-je chuchoté, soulagée. M'as-tu entendu ?

*Elle lève son verre et recommence le processus...*

À ta santé, salopard de Dieu !

\*\*\*

Même si en te lisant j'avais un peu fantasmé, je n'aurais jamais osé t'aborder. Qu'aurait bien pu avoir à dire une comédienne inculte à un brillant intellectuel admiré de tous. C'est toi qui as demandé à me connaître. C'était après la tombée du rideau de la première de « Rose d'un été ». La représentation avait été un triomphe. Sept rappels par des spectateurs blasés, plus difficiles les uns que les autres. Sept rappels, c'était inespéré ! Les bouquets affluaient dans ma loge, les admirateurs aussi. Je les ai tous fait patienter pour te recevoir, même les journalistes, ces critiques célèbres dont les papiers font un succès et défont une carrière. Comment résister à l'idée de recevoir tes hommages ? Ton intérêt, quel plaisir, mais aussi quel étonnement pour moi. Avais-je vraiment si bien joué ? Je m'étais trouvée mauvaise, nerveuse, nouée.

Coquette, j'ai pris tout de même le temps de te faire attendre. Ce n'est qu'une fois, démaquillée, lavée et remaquillée que j'acceptais de te recevoir, en peignoir pour faire coutumier, mais le beau, le neuf, le rose, l'échancré, celui qui met ma gorge en valeur, pas le vieux délavé de combat bon à recevoir mes copines, plus souvent comédiens homos que consœurs. Les comédiennes, jamais sûres d'elles, toujours dans le doute, sont envieuses des autres comédiennes, surtout si celles-ci ont du succès. Elles n'offrent leur épaule que pour consoler, disponibles quand elles sont seules, elles s'éloignent sans remords dès qu'elles sont amoureuses. Moi, je ne suis pas de celles qui s'épanchent, j'ai donc peu d'amies et n'en ai aucun regret.

Que sais-tu d'une échancre, toi qui racontes si bien nos âmes de femmes ? Sais-tu combien j'ai étudié mon décolleté pour t'accueillir comme il le fallait. Pas trop profond, un peu réservé, juste assez pour te laisser deviner ma poitrine, sage de cette sagesse qui éveillerait l'explorateur en toi. J'étais intimidé et déjà un peu troublé rien qu'à l'idée. En disant enfin « entrez », ma gorge s'est serrée.

Tu as passé mon seuil, encombré de ta longue silhouette efflanquée. Tu portais à la main, une rose blanche probablement soustraite à un bouquet qui ne m'était pas destiné. Que les hommes tiennent mal les fleurs ! Qu'ils en sont touchants ! Ton sourire timide, tes lunettes surannées, tes yeux verts, perçants effleurant mes ouvertures étudiées m'ont émue au-delà de ce que tu aurais pu imaginer. J'articulais un stupide « Maître c'est un honneur... » que tu interrompais d'un geste suppliant qui voulait dire « pas de ça entre nous ! ». Et sans attendre de réponse à cette évidence, tu plongeais immédiatement dans mes yeux un regard cambrioleur qui fracturait mon écorce à la recherche de mon être, comme si tu voulais profiter de ce moment précieux pour aspirer vite ce que tu pouvais de moi. Je ne savais pas encore que c'était ainsi qu'un auteur se nourrissait, vampire de ses proches autant que de ses rencontres. Ce qui était pour toi curiosité de gourmet m'apparut être le début d'une complicité. Idiote ? Naïve ? Non, femme, tout simplement !

Tu parlais, vite, vite comme si tu avais peur de me déranger. Tu avais adoré la pièce, qui n'était pourtant pas de toi. J'aurais dû me méfier, c'était louche ! Un auteur peut-il vraiment, sans tricher, admirer un autre auteur vivant évoluant dans son domaine ? Ca doit arriver, mais c'est rare et ressembler à de l'envie plus qu'à de l'admiration. Apprécier un écrivain mort, à la rigueur, je ne dis pas, mais un auteur vivant ? Et puis mort depuis longtemps si possible et suffisamment indiscutable pour pouvoir dans son ombre s'attribuer une part de sa gloire sans que celle-ci ne ternisse la sienne.

Tu débitais une foule de compliments avec une sincérité d'enfant stupéfié par un joujou qui offre bien plus de plaisirs qu'il n'en aurait espéré. Je jouais merveilleusement, disais-tu. Je portais la pièce, le personnage m'habitait, je lui donnais vie, tu voulais que j'incarne l'héroïne de ta prochaine création, celle que tu écrirais pour moi. Ah, les mots ! Comment ne pas fondre à ceux du magicien qui les fabriquent. Mon professeur d'art dramatique à qui je posais la question, m'avait dit un jour « Une comédienne c'est une résonance, une vibration » je m'étais insurgée contre ce vide, aujourd'hui je commençais à comprendre.

Auprès de toi, je me sentais jarre, tu me remplirais de mots, de phrases et d'émotions que je déverserai plus tard, sur mon public. Je voulais te jouer. Subjuguée de l'attention que tu me portais, je me voyais déjà sur scène. Tu parlais, je rêvais !

« Voulez-vous dîner avec moi ? », avais-tu vraiment dit ça ? Tu paraissais tout penaud d'avoir osé. J'étais flattée, émue de ton trouble, troublée de ton intérêt. Je voulais, je ne voulais que ça ! Intuition du moment à saisir ou curiosité féminine mère de toutes mes catastrophes, pouvais-je résister ? J'ai juste articulé un « Ce soir ? » sans même réfléchir. Comme tous les timides, une fois la demande lancée, tu t'excusais sans même entendre ma réponse ; bien sûr tu savais que ce serait difficile, que ce soir tous me voulaient, mais ce serait quand je désirerais et quand je pourrais. Amoureuse de ton enthousiasme, je n'avais qu'une envie, te prendre par la main et fuir avec toi vers un bistrot inconnu, perdu au fond d'une impasse où tu aurais le loisir, le temps que tu daignerais, me dire et redire combien j'étais merveilleuse. Est-ce ce que l'on appelle « le coup de foudre » ? Je ne sais pas, mais j'avais déjà besoin de ton regard de myope fouilleur de moi, besoin de tes compliments qui m'offriraient, le temps d'un repas, ce qu'aucun réalisateur, aucun metteur en scène n'accordent jamais à une comédienne, cette confiance en elle qui lui manque et qu'elle attend de recevoir. Qu'importe si derrière toutes tes discours se cachait un désir plus physique. Il serait temps d'aviser. Là ton apparente sincérité me suffisait. Pouvais-je savoir alors que je serai bientôt plus accroc de tes mots qu'à n'importe quelle drogue ? Je m'entendis simplement dire « Passez me prendre chez moi dans deux heures ! » Le temps de griffonner l'adresse de mon hôtel au dos de la carte d'un admirateur et je te poussais dehors pour faire place à la cohorte des flatteurs sans importance.

\*\*\*

Tu fus ponctuel et moi en retard, il fallait bien t'y habituer. C'est long une préparation de femme. Il nous faut choisir longtemps la tenue adéquate, le bon maquillage, la coiffure adaptée. Si vous saviez, messieurs, le soin que nous apportons à notre corps pour que celui-ci vous plaise, combien dans ces moments-là nous ne pensons qu'à vous, vous pardonneriez ces quelques minutes d'attente que nous vous infligeons avec tant d'attention. Étais-tu agacé en

m'attendant un verre de whisky à la main au bar de l'hôtel qui m'abritait pour quelques nuits ? Ce soir-là tu sus bien le cacher, ce ne fut pas longtemps le cas.

Toi, tu n'avais même pas pris la peine de te changer, tu portais encore ton costume gris, de bonne coupe, mais si triste et cet horrible nœud papillon que je t'aurais bien demandé de retirer si j'avais osé. Tu t'étais cru obligé de m'offrir un présent que j'ouvrais faussement intriguée. J'avais deviné que c'était un foulard au premier regard sur le paquet. Tu avais dû l'acheter rapidement à la boutique de ton hôtel à moins que ce fût à celle du mien. Comment en serait-il autrement, ou aurais-tu trouvé le temps ? J'en étais tout de même touchée, une pensée est une pensée. Pourtant, celui-ci était tout ce que je détestais, un de ces carrés Hermès, coûteux certes, mais sans âme, élégance des veuves et des bourgeoises trompées, si loin de ces créations d'artistes qu'il me plaît de découvrir au hasard d'une ruelle ou à l'étal d'un marché. Je fis semblant d'aimer et même le posais sur mes épaules quelques instants alors qu'il gâchait l'harmonie de ma tenue longuement étudiée.

C'est incroyable ce que les hommes peuvent se raconter le premier soir. On dirait qu'ils veulent tout de suite que la femme rencontrée sache à qui ils ont à faire. Vous vous voulez, livre ouvert, transparents d'une fausse limpidité, alors que nous laissons planer le mystère espérant ainsi cacher notre vacuité. Tu ne dérogeais pas à la règle, mais discrètement, si bien que rapidement j'eus l'impression que tu ne parlais que de moi ! Tes questions se firent discrètes, mais personnelles, plus que poli tu t'intéressais. Tu paraissais vouloir me deviner, me fouiller, me pénétrer même... C'était bien plus intime que si tu me faisais l'amour.

Tu digressais, mais en fait tu voulais m'apprendre que tu étais libre et voulais savoir si je l'étais. Vision d'homme que cette liberté. Un homme sans femme est comme un randonneur sans sac à dos. Il émane de lui la légèreté inconsciente de l'antilope ayant quitté sa savane pour s'aventurer dans le désert. Elle sautille joyeuse ignorant que sans la rencontre d'une nouvelle oasis elle va bientôt mourir de soif et de faim. Nous, nous savons que plus nos palmiers font d'ombre, plus notre eau est claire, plus nos dattes sont juteuses, plus nous aurons été difficiles à atteindre et plus vous aurez du mal à nous quitter. Mais nous savons aussi qu'une oasis, la plus belle qui soit, n'existe que si elle est habitée. Nous ne sommes donc jamais libres, mais vides et malheureuses ou envahies, submergées, amoureuses et un temps comblées. C'est notre destin.

Tu as posé beaucoup de questions. J'ai peu répondu, beaucoup souri, un peu ri pour te montrer ma gorge que je crois belle, et surtout je t'ai bien écouté ! Au point qu'au petit matin quand après m'avoir raccompagnée sans rien tenter, tu t'en es allé rejoindre ton propre hôtel, tu me trouvais merveilleuse et que moi j'étais conquise, flattée de ton attention, amoureuse d'être aimée. Qu'un homme comme toi, intelligent, cultivé, un intellectuel de haute volée, me trouve intéressante au point de passer toute une soirée en ma compagnie sans même tenter de me sauter, je n'en revenais pas.

Je me couchais joyeuse, mais chez moi, l'euphorie fait vite place au doute. Était-ce normal ? J'avais dû te paraître cruche avec mes sourires d'idiote. En classe j'étais paralysée à chaque fois que c'était à moi que les questions s'adressaient. Je connaissais les réponses, mais impossible de les énoncer. Devant toi j'avais l'impression d'être la petite fille que je n'étais plus depuis longtemps face à l'un de mes professeurs. Pourtant, là j'avais vingt neuf ans depuis plus de cinq ans, avais déjà vécu un mariage catastrophique avec un homme que l'effet que je produisais sur ses congénères rendait jaloux. J'étais pourtant presque toujours innocente, ma seule faute étant d'aimer plaire, comme ça pour le plaisir, pour me rassurer, sans offrir plus à l'autre qu'un sourire un peu appuyé. Mais même ce sourire innocent rendait mon mari fou et parfois violent. J'en avais pris des coups ! Tout était prétexte à sa fureur. Combien de fois, même sous des tonnes de fard, il m'était impossible de sortir dans la rue sans que tous s'en aperçoivent.

*Elle boit un coup et paraît tout à coup furieuse.*

Longtemps j'ai obéi à tes injonctions, maman, qui m'exhortaient à rester. « C'est de ta faute, si ton mari te bat ! Tu n'as qu'à apprendre à te tenir au lieu d'allumer tous les hommes que tu rencontres. Crois mon expérience, un mari ça ne se trouve pas si facilement. Quand une femme a la chance d'en avoir trouvé un, elle doit tout faire pour le garder ! »

Ah, avec toi Maman, j'étais soutenue et bien conseillée!

*Elle se calme et avale une pilule.*

J'avais connu la peur, la douleur et la honte, sans trop savoir comment me défendre, jusqu'au jour où hospitalisée, la tête comme une citrouille, une infirmière m'avait convaincue de me sauver. Le divorce avait été terrible, mais heureusement, mon avocat, devenu en chemin mon amant, avait su me défendre.

*Elle boit une rasade et avale une autre pilule. Tente de se remettre sur ses jambes et renonce.*

Eh bien oui ! Ça ne se fait peut-être pas, mais que voulez-vous, à chacun ses armes ! Et puis j'en avais besoin !

*Elle tend la main vers le téléphone, prend l'écouteur et le porte à l'oreille pour vérifier si la tonalité est toujours là.*

Depuis mon divorce j'ai collectionné les rencontres, mais si ces hommes m'ont aidé parfois à me reconstituer, aucun ne m'a jamais impressionnée. Toi tu me troublais à en perdre tous mes moyens. Que pouvais-tu trouver en moi, toi tellement brillant? Je t'aurais refroidi ! J'avais été nulle ! De toute façon, j'étais nulle ! Tu vas te réveiller et m'oublier. Peut-être même que je ne te plaisais pas ? Pourquoi n'avais-tu rien tenté ? Tous les doutes affluaient. Peut-être étais-tu pédé ? Il fallait que je m'en assure et tout de suite. J'ai appelé Carole, peut-être savait-elle quelque chose sur toi ? Il a fallu que je m'y reprenne à trois fois, que je laisse sonner longtemps, mais qui appeler d'autre que mon agent à trois heures du matin ? « Oui, désolé, tu dormais ? » À l'autre bout du fil, une voix endormie me répondit tout de même « Toi, tu es amoureuse ! ». Mes dénégations ne la firent pas changer d'avis, mais en réponse à mes questions, elle me fournit toutes sortes de renseignements. Carole connaissait tout le monde, leurs petites histoires et pas mal de ragots, ça faisait partie de son boulot. Notre conversation dura une bonne heure, il fallait bien tout ce temps pour parler de toi. J'entendais la voix de son mari, réveillé et furieux, rallant après moi, après les bonnes femmes et leur boulimie téléphonique, lui enjoignant de changer de métier. « Tes actrices sont folles ! » Bien sûr qu'il avait raison, mais je m'en fichais. Ce n'était pas grave, il grommelait toujours de toute façon, mais c'était un brave bougre, bientôt il se rendormirait et ronflerait. Sa femme, elle s'était vite réveillée, excitée à l'idée d'une nouvelle histoire qu'elle aurait demain à raconter. Moi, en reposant le combiné, rassurée sur tes goûts, un peu inquiète tout de même, j'avais de quoi rêver.

La rumeur publique t'attribuait quelques de maîtresses et tu avais été marié deux fois. Là tu sortais toi aussi d'un divorce difficile. Ta femme, cette salope, t'en avait fait baver des ronds de chapeaux. Elle avait eu beau te tromper devant la terre entière ton divorce t'avait saigné à blanc. Tu y avais laissé l'essentiel des droits de ton dernier bouquin. Toutes les femmes sont des garces quand elles s'attaquent à l'homme qui nous plaît. Un autre m'aurait plutôt inspiré mépris et

pitié, toi tes malheurs te grandissaient à mes yeux entamant leur cécité. Comment peut-on faire autant de mal à un homme aussi merveilleux. Elle me conseilla de ne pas trop penser à toi, qu'un homme pour s'engager doit être libre de tout fantôme et qu'elle était certaine que tu aimais toujours ta femme. Tous ces conseils raisonnables ou stupides dont vos proches vous abreuvent tombent à plat quand vous n'êtes pas en mesure de les écouter. C'était bien trop tard ! Entre temps, tu avais envahi mon esprit, je ne pensais qu'à toi. Je me voyais déjà pansant tes plaies. Pauvre chéri, moi je saurais te faire oublier.

Physiquement tu n'es pas mon type, ton côté maigre et osseux ne présage pas de grandes voluptés et même tes mains que tu as longues et fines ne me semblent pas faites pour les caresses. Pour être claire, selon mes critères, tu n'es pas beau, mais derrière tes ridicules lunettes de quaker coincé, il y a tes yeux verts émeraude des mers du Sud que seul Gauguin sait rendre et puis, plus important, il y a ton regard, ce regard qui m'avait transpercée et me fait, encore aujourd'hui, chavirer... Ça ne se discute pas ces choses-là, on est prise sans comprendre. Rien ne semble correspondre et l'ensemble est fascinant.

Sans le vouloir, tu as soufflé sur mes flammes. Pendant trois jours tu ne m'as pas rappelée, trois longs jours à penser à toi, à me torturer, à imaginer le meilleur et le pire, surtout le pire, trois jours de questions et de manque. L'absence exalte l'imagination, l'imagination le manque et le manque l'attachement ! Je t'en voulais de ton silence, je te détestais. Mes nuits blanches se succédaient. Je n'arrivais plus à me concentrer sur mon texte, je bâclais, ça se ressentait sur scène. C'est au moment où je décidais de lâcher prise, de t'oublier, que sans crier gare, tu m'as appelée, juste avant mon entrée en scène, pour m'offrir les mots que je n'espérais plus, « Vous m'avez manqué ! ». Je me suis liquéfiée en un torrent de lave. Ce soir-là, de mon volcan, se déversait sur scène tout ce que j'avais enfoui les jours précédents. J'étais transfigurée, je dévalais les pentes des phrases, sublimais mes répliques et bousculais mes partenaires dépassés. Les spectateurs, eux, ne s'y sont pas trompés. Le rideau tombé, c'est debout qu'ils m'ont acclamée.

C'est moi qui suis passé te prendre, j'étais pour une fois en avance. Quand j'ai demandé le numéro de ta chambre au concierge blasé, celui-ci m'a pris pour une pute de haut vol. Méprisant et envieux, d'abord réticent il ne s'est radouci qu'à la vue du billet que je lui tendais. Sa valeur dut lui plaire, car j'eus même droit à un clin d'œil complice. J'avais réveillé son âme, à peine enfouie, de maquereau !

Je voulais te surprendre, ne pas t'appeler, arriver comme une brioche toute chaude que tu saurais dévorer. Tu m'as ouvert la porte, en robe de chambre, je me suis jetée dans tes bras, surpris, il ne te restait qu'à les ouvrir, tu l'as fait. Je me suis donnée à toi de tout mon corps, ouverte jusqu'à l'âme. Toi tu m'as picorée du bout des lèvres, avec la retenue qui te ressemble, mais qui ne sied pas à l'amour. À aucun moment je n'ai ressenti la vibration espérée, ces séismes auxquels j'aspirais, jamais nos peaux ne furent à l'unisson. Tu étais trop respectueux, trop retenu dans tes caresses, trop rapide dans tes étreintes. J'attendais un désir cataclysme, des mains tornade, une bouche tempête, tu étais lagon tendre et sieste sous les cocotiers. Ne sais-tu pas cher mari, que l'âme n'est pas tout et qu'un amant doit savoir, un peu nous faire pleurer ? Il nous faut des violences, celles des gourmands, toi tu ne m'avais prodigué qu'agaceries de gourmet. Je fis du mieux que je pus pour te rassurer, mensonge de femme, simulation dérisoire autant que nécessaire. Au petit matin, pourtant insatisfaite, je craignais le pire, l'habituelle fuite de celui qui s'était couché avec une comédienne désirée et se réveillait avec une simple femme chiffonnée, fade de sa seule nudité.

Pourtant, si j'avais eu un peu de cette prescience que les hommes nous attribuent, au lieu de craindre tes désillusions, j'aurais dû prendre la fuite, te laisser là, dans ton lit et ne plus te revoir. Rien ne peut se construire sans accord physique, je le savais, mais ce matin-là, je ne pouvais même pas l'imaginer. Tu ronronnais à mes côtés et ton sommeil m'émouvait. Qu'elles sont stupides ces femmes qui se plaignent de leurs compagnons qui ronflent. Que leurs ronflements sont rassurants ! Longtemps, les tiens m'ont bercée.

À ton réveil j'étais toujours là ! Ton sourire de male satisfait, pour ridicule qu'il fût, a fini de me subjugué. Tu étais amoureux et le montrait du mieux que tu pouvais. Quoi de plus contagieux ! Qu'importait cette nuit loupée, il y en aurait d'autres, plus belles, plus réussies, tu apprendrais, j'en étais sûre, il ne pouvait en être autrement.

*Une lampée et une pilule...*

Nous ne savions rien l'un de l'autre, mais pensions nous connaître par nos corps interposés. Pourtant qu'est-ce, quelques halètements, une ou deux vagues secousses et un peu de semence ? N'est-ce pas toujours ainsi, un jeu de dupe entre adultes consentants à leur aveuglement ? Une rencontre ne peut éclore que sur l'ignorance. L'inconnu nous attire, car il s'interprète et se rêve. Ce n'est que



